

## Pourquoi la Corvée de bois ? ... ou Merlin l'Eclateur

Un-deux-trois (nous irons au bois), quatre, cinq, six, ...sept,....et deux là qui font neuf : j'ai neuf bleus dont sept sur les cuisses!!! Qu'est-ce qui m'a pris d'aller faire une activité le week-end qui me colle neuf bleus sur le corps !!!! Est-ce que par hasard je deviendrais une de ces psychopathes paranoïo-dépressivoïo-masochiste? Je suis là assise sur le bord de mon lit, il est 7h07 et je devrais me lever, mais en constatant à quel point mon corps est abîmé, je me demande si c'est une bonne idée.

A la limite, je n'ai pas besoin de mettre de mini-jupe aujourd'hui, ...pas plus que les autres jours d'ailleurs. Bon, alors je n'ai vraiment pas d'excuse, les bleus ne sont pas une contre-indication au travail. Alors déterminée à faire fi de cette mutilation esthétique, je me dresse sur mes jambes et là je suis stoppée net et retiens difficilement un rôle féroce venu des tripes. Un cri de douleur, le cri de la bête



venant de se prendre une décharge de chevrotine dans l'échine et qui se retourne vers le chasseur chassant sans son chien, et lâche en un seul souffle toute sa férocité, tout ce que son instinct bestial ne lui permet pas de retenir : sa surprise, sa révolte, sa haine, sa douleur et sa souffrance, toutes provoquées par un geste lâche et vil d'être humain.... Une douleur vive et profonde donc qui là dans mon cas perso, semble venir de mes cuisses (celles-là même qui sont joliment ornées d'hématomes multicolores) : wouatchaaaa ! Ce ne sont tout de même pas des bleus qui font si mal ? .....Ah mais non : ce sont des courbatures ! Elles étaient là bien tranquilles, tapies au fond de mes muscles pendant que j'étais assise à observer mes bleus et au moment où je décide de me lever, elles entrent en scène avec fracas : « Tadaaah ! C'est nous les courbatures et on va te pourrir tes prochaines 48h ! ». Bon, de toute façon, une fois debout à côté de mon lit à 7h08 un lundi matin, il n'y a pas grand chose d'autre à faire que d'aller bosser. Alors j'y vais. En me préparant, je me remémore le week-end...

Tout a commencé il y a 3 jours. Je m'adonnais à une des activités que j'exècre le plus au monde: préparer les sacs. D'accord c'était pour aller passer le week-end à



des enfants. Voilà comment en une fraction de seconde on rate tout un pan d'histoire.

Finalement, on arrive à Bise. Là les enfants reconnaissent l'endroit : « ah mais c'est chez Heidi (la fille des gérants du refuge), Maman, je n'avais pas compris ça, c'est génial, on est super content ! ». Moi intérieurement: « bon, c'est déjà ça. Attendons de voir la suite parce que si Heidi et Marie ne sont pas là, ça peut vite tourner au cauchemar : « Mômaaaaan, j'm'eeeennuiiiiiie, y a rien à faire à la montââgn ! ».

On s'approche et là on voit que la corvée de bois a déjà un peu commencé car des dames courageuses et des hommes entraînés portent des bûches d'un endroit à l'autre. En effet, il est 10h et le givre sur les pare-brise des quelques voitures sur le parking commence à peine à fondre. La bonne nouvelle c'est qu'en bas il fait gris et ici il fait beau.

En arrivant devant l'entrée du refuge, nous sommes malencontreusement alpagués par Christèle la gérante du refuge qui nous saute littéralement dans les bras et nous propose un café. Impossible de refuser. Donc 30 minutes plus tard j'arrive auprès de ceux qui transportent des bûches depuis déjà une bonne heure, en disant : « voilà, maintenant je peux aider, qu'est-ce qu'il faut faire ? ». J'évite de poser une question bête et qui n'aurait eu pour effet que de me faire passer pour une vile (ville) citadine : « pourquoi ne laisse-t-on pas les bûches dans la réserve et ne transporte-t-on pas des bûches neuves dans le refuge ? ça ferait économiser des allées et venues. » Je me dis que c'est sans doute pour une histoire d'humidité du bois.

Alors je mets au travail. Je vois que les femmes prennent des cageots pour transporter les bûches de l'endroit où elles sont coupées à la réserve. Je fais pareil et prends un cageot qui me tend les bras et je commence à charger : je remplis le cageot de bûches et je.....aïe ! Mais qu'est-ce que c'est que cette bûche qui vient de me tomber sur le bras ? Je lève les yeux et constate que ceux qui coupent le bois à la hache n'y vont pas de main morte ! Les morceaux volent avec fracas de chaque côté de leur hache qui s'abat avec une puissance qui fait peur, fendant l'air à toute vitesse, dans un élan vigoureux, précis et puissant....on ne peut que s'incliner. Je comprends donc que plutôt que de dire aux bûcherons de faire attention, c'est à moi de faire attention: pour ne pas risquer de me blesser, je dois attendre les moments où ils ont fini de débiter un rondin en bûches et prennent un rondin neuf. Les fendeurs travaillent sans relâche. Ils posent leur hache le temps de prendre un autre rondin et pendant ce temps les femmes se précipitent à leurs pieds pour récupérer les bûches, les charger à toute vitesse avant qu'ils ne se remettent à la besogne.

Ils soulèvent la hache dans le ciel comme des samourais manipulent le sabre. L'objet est si lourd et si noble que le mouvement doit être humble. Ce n'est pas un rapport de force entre l'homme et l'outil, c'est une sublimation de l'outil par l'homme. L'homme est là pour donner son sens à la hache. La hache n'a pas été conçue pour couper. Sa lame est aiguisée uniquement pour se frayer un chemin entre les fibres du bois qu'ensuite elle fend, elle



sépare, elle éclate. D'où le nom de certaines haches : Merlin l'Eclateur. La hache a été conçue par un cerveau d'une sensibilité et d'une intelligence hors pair. Car au lieu de se dire bêtement: « je dois couper du bois alors taillons des dents aiguisées à notre outil et ne mesurons pas nos efforts », au lieu de cela l'homme s'est dit : « comment faire un outil qui utilisera les faiblesses du bois et permettra d'en faire ce dont on a besoin en un minimum d'efforts ? ». En effet, lorsque le rondin est debout posé sur le billot, ses fibres sont verticales. Il suffit donc à la lame de pénétrer entre ces fibres pour les séparer. C'est le poids de la hache qui fait tout le travail. L'homme n'est qu'un accessoire pour guider. La force musculaire de l'homme n'entre en compte que pour l'élan et l'impulsion qu'il va donner pour maintenir la trajectoire de la chute du fer sur le bois, en aucun cas pour la force pure du coup porté. L'homme n'est là que pour magnifier la hache et pourtant c'est lui qui l'a conçue.

L'impulsion part des épaules, puis ce sont les bras qui se lèvent, entraînant la hache vers le haut. La hache dans le ciel, brandissant son fer étincelant dans la lumière crue du soleil matinal, donne l'impression qu'elle est à l'arrêt. Mais ce n'est qu'une illusion car elle reste là-haut le temps de passer de l'état de vulgaire objet à l'état d'outil qui va prendre tout son sens dans la deuxième partie du mouvement. Pour l'instant donc la hache est retenue uniquement en son manche par les deux mains du bûcheron. Et là le bûcheron doit faire preuve à la fois de force et de souplesse. Souplesse dans les épaules, les bras, les poignets, pour transmettre à la hache l'énergie cinétique qui va lui donner sa vitesse, force dans les abdominaux et les jambes pour accentuer la vitesse, sans oublier la précision pour viser le billot plutôt que les « tibias à Bibi ». Plus la hauteur de la hache est élevée, plus le coup sera

fort car la hache travaille par sa masse tombant d'une certaine hauteur, plus que par l'effort musculaire à proprement parler.

Donc il y a là trois billots et trois hommes qui travaillent inlassablement dessus, pendant que les femmes guettent chaque moment opportun pour venir charger à toute allure les bûches dans les cageots, lever le cageot, le porter jusque dans la réserve, renverser le cageot sur le sol et le vider de ses bûches. Revenir vers les billots, guetter le moment opportun, charger à toute allure, lever, ho-hisse, porter jusqu'à la réserve, renverser les bûches. Revenir, guetter, charger, porter, renverser... Les femmes sont là comme des abeilles ouvrières dans une ruche bourdonnante. Une ruche de bûches!

Et moi, toujours la pomme qui fait son intéressante : à un moment donné, je lève mon cageot et comme j'avais remarqué une petite bûche plus loin qui allait être sur mon chemin et risquer de me faire tomber, je me suis crue plus maline et j'ai enjambé cette bûche avec mon cageot de 15-20kg ds les bras. Manque de bol, en posant le pied de l'autre côté sur une grosse couche d'écorces humides superposées, j'ai dérapé et me suis retrouvée assise par terre, le derrière dans la sciure, le cageot de bûches de 15kg sur les cuisses (d'où les bleus) et l'air bête. Je suis fière d'être quelqu'un d'attentif et d'observateur mais je crois que ma grande gueule et ma frime me perdront.

A côté c'est le son et lumière des tronçonneuses : le cri strident des lames qui coupent le bois dans une gerbe de sciure, qui dans les reflets du soleil fait penser à un feu d'artifice. C'est beau, éclatant, métallique et scintillant.

Pendant ce temps d'autres hommes travaillent à d'autres façons de fendre le bois. La fendeuse ! La fendeuse trône au milieu de cet endroit. C'est elle la reine de la ruche. Elle ne bouge pas et tout le monde s'affaire tout autour. Déjà elle dénote par sa taille : imposante ; son bruit : un bruit de machine infernale ; sa puissance : démultipliée par le vérin hydraulique. Là aussi, c'est l'outil qui est à l'honneur et l'homme devient accessoire. Il n'est plus là que pour guider, positionner, récupérer, repositionner, accompagner. ...et se boucher les oreilles!

Dans la réserve d'autres hommes travaillent eux, comme des fourmis : ils rangent le bois. Là aussi c'est tout un art. Si on ne fait pas attention aux espaces qu'il faut laisser entre les bûches et le mur, à la régularité



de l'alternance des bûches, très important : la r.é.g.u.l.a.r.i.t.é. de l'a.l.t.e.r.n.a.n.c.e (allez raconter ça aux politiciens), alors on se retrouve avec un tas de bois qui ne veut pas s'empiler, qui ne ressemble à rien et on ne peut pas cumuler plusieurs épaisseurs de murs de bûches. Au début on voit le tas de rondins à débiter qui diminue très vite, alors on se dit : « oh, c'est dommage ! Ce sera trop vite terminé, je n'aurai même pas essayé de manier la hache, au moins pour jouer à Charles Ingalls, (le papa de la série « La Petite Maison dans la Prairie » qui ne fait strictement rien d'autre que de couper du bois toute la journée, assez mono-tâche le type)... ». Ensuite arrive un camion plein de nouveaux rondins : « ah chouette ! ». Puis un 2<sup>ème</sup> camion,...et au 3<sup>ème</sup>, on commence à avoir les bras qui chauffent, les yeux qui piquent, la soif qui arrive, alors on demande : « il y en a encore combien des camions ? ». Réponse : « c'est l'dernier ! ». Alors là franchement c'est la durée idéale : au total ça n'a pris que 3h, tout le monde a eu l'impression de se dépenser, chacun y a mis ce qu'il voulait et quand la faim et la soif se sont fait sentir, c'était pratiquement terminé.

Pendant ce temps d'autres âmes charitables ont lancé le barbecue, installé le buffet et ce déjeuner fût convivial et festif et d'autant meilleur qu'il arrivait après des efforts sains faits dans la bonne humeur. C'est merveilleux d'être là avec uniquement des gens animés par le même amour de la montagne et la même envie de rendre service. Des anciens, des nouveaux et tout le monde est content.

Après le déjeuner, une belle randonnée à la pointe des Pavies en passant par le col Floray, blindé de bouquetins. Ils avaient dû nous observer depuis là-haut tôt le matin car ils étaient vraiment tous là aux premières loges pour admirer la fourmilière (nous) se préparant pour l'hiver. Et le meilleur c'est qu'après une bonne fondue au refuge le soir même, le lendemain je suis remontée au col Floray avec les enfants, et les bouquetins étaient toujours là : il faut croire qu'ils ont aussi leur fête de la montagne !

Ce week-end a été un concentré de raisons pour lesquelles j'aime la montagne, alors ce n'est pas trop de se le rappeler une fois par an, tout comme on se rappelle le jour de sa naissance une fois par an en fêtant son anniversaire, ou en fêtant son anniversaire de mariage pourquoi on s'est marié..... Je sais, la montagne on l'aime tous les jours et on y va toute l'année. Mais d'habitude on profite d'elle, alors pour une fois, on peut le lui rendre. L'année prochaine c'est sûr, je viens dès 9h pour voir aussi au moins un arbre tomber, même si c'est morbide, ça m'intéresse et puis c'est pour la bonne cause. Et puis ce n'est pas n'importe quel arbre, c'est un arbre désigné par le garde-forestier.

Venez nombreux ! La fête n'en sera que meilleure ! Et n'oubliez pas vos gants !  
*Marie Dauxerre - Adhérente exaltée*